

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE. PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE COLPORTEUR BANDIT

X

LE DUEL AU FUSIL DOUBLE

Comme il faisait donc bon ce matin-là ! Quel air pur, balsamique, on respirait sur les pittoresques hauteurs de V. Hon, encastrées par des forêts immenses, dont l'aube commençait déjà

morder le feuillage et que, phare gigantesque dressé au milieu de cet océan de verdure, domine l'autre que château de Maulnes, flamboyant, aux heures de la nuit, comme un cratère, des feux de la verrerie allumés à ses pieds.

Pics élevés, rochers abrupts, gorges profondément encaissées, vie sauvage ou doucement animée ; grands bois, hautes futaies, arbres séculaires, vallons fleuris, côtes escarpées ; torrents rageurs, impétueux ; sources limpides, aux ondes claires et paresseuses ; paysages fortement frappés à la puissante empreinte de la nature, aux sites mollement estompés ; lignes nobles, graves, sèches ou onduleuses, ombre et lumière à grands courants, tout cela se trouvent dans la forêt de Maulnes.

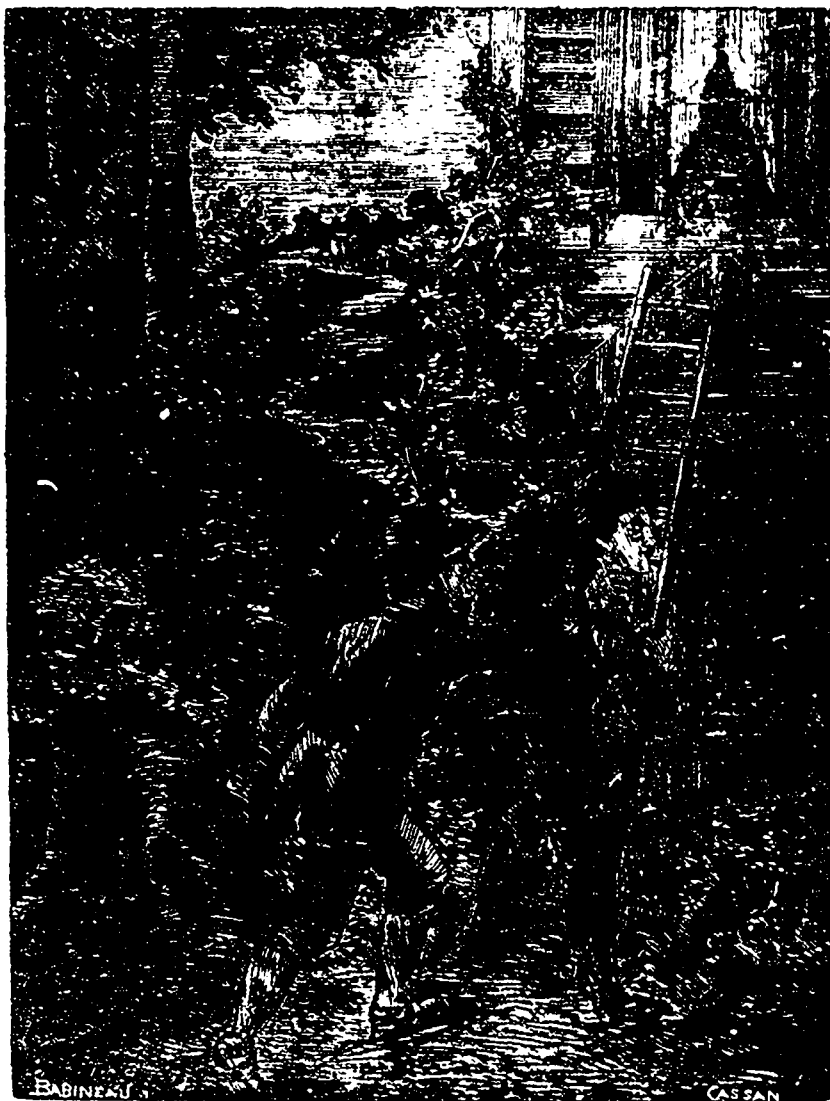
Ah ! pour ceux qui cherchent la solitude, quelle oasis ! pour ceux qui s'aiment, quel paradis enchanté !

Et depuis qu'elle aimait, depuis que son âme, ainsi que calice de la rose, s'était épanouie au vivifiant soleil d'amour, combien Aurélie chérissait ces lieux si charmants dont sa jeune

et féconde imagination paraît encore les attraites de toutes les poésies d'un cœur chaud, enthousiaste !

Oh ! qu'il est saisissant ce cri de sainte Thérèse, parlant des démons. « Les malheureux ! ils ne peuvent pas aimer »

Oui, bien malheureux, pensait Aurélie en revenant, vers onze heures, de *gauler* les noix avec son frère de lait.



Une main puissante s'abat lourdement sur son épaule.

— A quoi penses-tu donc ? tu es toute chose, sœur ? dit le jeune paysan, avec un franc sourire. C'est ton amoureux ?

— Veux-tu te taire, vilain ! répondit la jeune fille, lui fermant la bouche avec sa main.

— Pas d'embarras ! c'est un honnête homme, M. Armand. Y s'corrige de sa boisson...

— N'est-ce pas, Jacques, qu'il ne boit plus ?

— Lui ! on ne l'a pas vu à l'auberge depuis c'te moisson. Tu peux ben dire, sœur, que tu l'ai ensorcélé... Y ai encore un biau bien au soleil...

— Oh ! ce n'est pas ce qui m'intéresse, repartit vivement la jeune fille, en jouant avec un floquet de noix vertes qu'elle tenait au bout de son doigt.

— Eh ! eh ! fit le paysan, du bien c'est du bien. M. Armand a vendu... pas mal... il lui en reste deux cents arpents.... Et c'est excellentement bon

ce qui lui reste... quoiqu'il néglige... Enfin, sœur, quand tu seras mariée, tu m'prendras ben pour ton fermier, hein ?

— Me mar'ez, Jacques ! tu pla sutes ! dit Aurélie.

— Mais, tiens, le v'laï, ton galantissoux. Ous qu'y vai comme cé, avec son fusil et ses habits du dimanche, sans ses chiens ? V'laï ben la première soès que j'le voyons sorti sans ses bêtes !—Bon l'bonjour, monsieur Armand, ajouta-t-ill en ôtant son bonnet de laine grise, vous allez donc à la fête ou à la soir, que vous vous êtes mis sù vot' trente-deux ? poursuivit Jacques, indiscret comme le sont ordinairement les gens du village.—Ah ! t'nez, v'la Aurélio qu'a ben besoin de vous voër. J'sommes allé aux noës, à o'matin. Et js'is ben sûr, m'sieur Armand, qu'elle pensôt pus à vous, sauf vot' respect...

— To tairas-tu, babillard ! s'écria la jeune fille consternée.

— Bonjour, mademoiselle Aurélio... commença Armand.

— Ah ! j'vous quittons, dit Jacques. Donne-moë ton panier, scour ; j'le port'ron' à la maison.

— Mais non ; j'y vais avant toi...

— Laisse donc, fillette, on est jeune, mais on sait ce qu'on sait, reprit Jacques en souriant.

Il lui prit un petit panier rempli de noix qu'elle avait au bras et s'enfuit.

— Est-il contrariaut, mon frère de lait ! dit Aurélio à Armand.

— Ah ! voulez-vous des noix fraîches ? poursuivit-elle, en lui tendant le floquet qu'elle avait au doigt.

En faisant ce mouvement, elle leva les yeux sur le jeune homme et fut frappée de son air soucieux.

— Mon Dieu, dit-elle, comme vous êtes pâle ! comme vous paraissez triste, monsieur Armand ! vous serait-il arrivé quelque chose de désagréable ?

— Oh ! vous êtes mille fois trop bonne de vous intéresser ainsi à moi.

— Eh ! à qui donc monsieur m'intéresserais-je, sinon à ceux qui m'aiment et que j'aime ? dit-elle d'un ton de tendre reproche.

— Merci, Aurélio ; merci pour ces affectueuses paroles ! répondit Armand, se rapprochant d'elle.

Il voulut lui prendre la main.

— Non, non, pas ici ; est-ce que vous voulez mettre tout le monde dans notre secret ? Mais où allez-vous comme ça, monsieur Armand, paré comme une chasse, votre inséparable fusil sur l'épaule et pas de chiens ? Bonté divine ! il sort sans ses chiens ! c'est la première fois, avouez-le. Oh ! monsieur Armand, monsieur Armand ! il se passe des choses extraordinaires en vous ! A propos ! et mon cousin, le vicomte de...de... de... l'avez-vous revu ?

— Et moi, mademoiselle, puis-je vous adresser la même question ? demanda Armand en essayant de sourire à son tour.

— Moi, ah ! bien oui ! j'étais partie aux noix ce matin vers six heures. Les Parisiens ne sont pas levés à cette heure, car ça dort-il un Parisien, mon cousin ! comment le trouvez-vous, monsieur Armand ? Mais que me veut-il, savez-vous ? Cela m'a trotté dans la tête toute la nuit. Vous ne devriez pas partir maintenant, monsieur Armand, car si M. le vicomte de (je ne me rappelle pas son nom) vient tantôt chez nourrice, ah ! j'aimerais bien...

La jeune fille hésita, et son front se nuança d'une pudique rougeur.

Elle baissait les yeux.

— Parlez, mademoiselle, dit Lejeune, anxieux.

— Eh bien ! reprit Aurélio, avec une certaine résolution, j'aimera's bien que vous fussiez de retour, à ce moment.

Le jeune homme tremba de joie, pâlit ; puis, surmontant son émotion, il répondit d'un ton presque calme :

— J'essaierai donc d'être de retour, mademoiselle.

— A bientôt donc ! lui cria Aurélio, se sauvant en riant.

— A bientôt ! répéta Armand.

Et ses yeux suivaient la gracieuse enfant, charmante avec son grand chapeau de paille qu'ornait une couronne de fleurs naturelles des champs, et sa robe de mousseline blanche, sur laquelle se jouaient, grappes pressées, les boucles de sa merveilleuse chevelure.

— Comme elle est belle ! comme elle est bonne ! comme je l'aime et comme je l'aimerais ! se disait le Sanguier de Villon, pendant qu'elle disparaissait, aussi légère qu'une sylphide, derrière les premières maisons du village. Ah ! puissé-je ne pas succomber dans ce duel avec ce misérable ! car, à présent, à mon tour, j'ai soif de vivre ! Je veux oublier le passé ! Je renais à l'existence, au bonheur ! Arrière les pensées de suicide ! Avec Aurélio pour égide, je défie la mort de m'attirer par ses fatales séductions. Et je la braverai, aujourd'hui, sûr que jamais la balle d'un ennemi ne me tuera ! Cet homme... ce prétendu comte... car je ne sais pourquoi, malgré l'excellence de ses manières, je ne crois pas à son titre, moi !... Mais en route, une heure est donnée. Et il me faut trente ou quarante minutes pour gagner le lieu du rendez-vous...

Tandis qu'Armand se livrait à ces pensées enthousiastes en descendant de Villon vers la Charme-aux-Malades, un homme s'en approchait par le chemin de Maulnes.

Cet homme avait une casquette de velours noir, enfoncée sur les yeux, une longue blouse bleue qui lui tombait jusqu'aux mollets. Son visage était enfoui dans une épaisse barbe rousse. Un carnier lui battait le flanc gauche. Sous son bras droit, il tenait un fusil tout armé.

— Ma foi, se disait-il, j'ai eu une fière idée de loger cette blouse et cette barbe postiche dans ma carnière. Qui reconnaîtrait sous ce déguisement, le chevalier François de l'Étang de tout à l'heure, et l'ami Coupe-Jarrets d'autrefois ? Bon... nous sommes arrivés. Prenons nos mesures.

Et Coupe-Jarrets se mit à examiner avec soin le terrain de la Charme-aux-Malades, sorte de grande pelouse, sur la lisière du bois. Quelques chênes, des ormes et des érables l'ombragent ça et là. Du côté de Villon on remarque une grande carrière abandonnée, hérissée de buissons épais.

Après une inspection minutieuse, Coupe-Jarrets se blottit dans l'un de ces buissons, qui le cachait entièrement, sans l'empêcher de voir tout ce qui se passait sur la Charme.

Il y était à peine qu'Armand parut, et, presque en même temps, le vicomte de Longpré.

Les deux adversaires se saluèrent gravement.

— A soixante pas, n'est-ce pas, monsieur ? dit Hector.

— A soixante pas, soit ! Tenez, prenons ces deux chênes pour nous poster.

Entre eux ils mesurèrent à peu près la distance. Nous tirerons et ferons les mouvements qu'il nous plaira, jusqu'à ce que l'un succombe. Êtes-vous prêt ?

— Je le suis, allez ! dit le vicomte, jetaant le cigare qu'il avait la bouche.

Et il se plaça à côté d'un arbre vis-à-vis d'Armand, qui tournait le dos à Coupe-Jarrets.

Aussitôt, deux coups de feu partirent derrière Lejeune.

— Trahisen ! je suis touché, s'écria-t-il.

Mais, en proférant ces paroles, il avait, avec l'instantanéité de l'éclair, élevé son fusil à la hauteur des épaules et déchargé l'arme sur le vicomte de Longpré, quoiqu'il fût aux trois quarts masqué par l'arbre.

Hector tomba à la renverse.

XI

TENTATIVE D'ENLÈVEMENT

Cette scène tragique n'avait pas duré vingt secondes.

Ayant vu tomber son adversaire, Armand Lejeune se retourna. Un léger nuage de fumée, flottant encore au-dessus de la carrière, lui indiqua le lieu d'où l'on avait traîtreusement tiré sur lui. Il rechargé son arme et se précipita vers le buisson, au pied duquel brûlaient deux bourres. Armand inspecta le buisson, la carrière; ils étaient vides. Avec son pied, il éteignit les bourres, les ramassa et les mit dans sa poche. Puis il porta la main à son cou, le long duquel le sang coulait en abondance.

— Co n'est rien, dit-il; la balle n'a fait qu'effleurer les os. Cependant, la misérable n'était pas loin... cent mètres au plus...

Ses yeux se reportèrent alors vers le vicomte, qui vainement tentait de ressaisir avec la main gauche le fusil qui lui avait échappé dans sa chute.

— Si vous faites encore un mouvement, je vous tue comme un chien! lui cria Armand, furieux du lâche attentat dont il avait failli être victime.

Et il se rapprocha du vicomte devenu immobile.

N'est-il pas convenu, dit celui-ci d'une voix faible, mais qui s'efforçait encore d'être railleuse, n'est-il pas convenu que nous nous battons jusqu'à la mort?

— Je ne me bats plus avec un assassin! proféra le Sanguier de Villon d'un ton méprisant:

— Assassin... qui vous prouve?...

— Eh! penses-tu que je sois ta dupe, que je l'aie jamais été, scélérat! tu m'avais tendu un guet-apens!

— Manant! s'écria de Longpré en se soulevant péniblement sur son bras gauche.

— Soit! fit Armand après un moment de réflexion. Nous arrangerons cela une autre fois. Vous êtes blessé... j'aurais pu vous tuer, suivant nos conventions, comme vous dites, j'ai préféré vous casser l'épaule. Espérons que vous en reviendrez... et que la justice... Enfin, ou faut-il vous faire transporter? à Cruzy? car il n'y a pas de chirurgien à Villon:

— Non, à Laignes.

— A Laignes, soit! Voulez-vous que j'examine votre blessure?... J'ai quelques connaissances chirurgicales, et si...

— Non, non, c'est inutile, monsieur, parfaitement inutile... Bien plutôt, faites-moi transporter à Laignes... Ah! J'ai soif...

— Malheureusement, il n'y a pas d'eau aux environs. Ecoutez! j'entends le roulement d'une voiture. Elle doit passer dans le chemin, à quelques pas. Je cours à sa rencontre.

Armand s'élança dans la direction du bruit, et revint bientôt accompagné d'une charette que conduisait un paysan se rendant de Villon à Maulnes.

— Cent francs pour toi, mon brave, si tu veux me mener à Laignes, lui dit le vicomte.

Le paysan ouvrit de grands yeux.

— Cent francs! C'est pas de refus, not' bourgeois! Mais il y a une fière trotte d'ici Laignes!

On se hâta de faire une couche de menus branchages et de mousses sur la charette. Hector y fut placé et Lejeune demanda au vicomte s'il désirait qu'il l'accompagnât.

— Non, répondit celui-ci. Nous nous reverrons quelque jour! soyez tranquille, j'aurai ma revanche, ajouta-t-il à voix basse.

Puis élevant le ton:

— Adieu, monsieur, merci pour votre extrême complaisance et croyez à mon éternelle gratitude.

Armand retourna à Villon et la voiture se mit en route. Affaibli par une grande perte de sang, Hector ne tarda pas à s'évanouir, sans que le guide le remarquât, car il marchait à côté de son cheval.

Il arriva à Laignes vers six heures du soir. Le blessé n'avait pas repris ses sens. Il va sans dire qu'on ne l'attendait pas, qu'on ne lui avait apprêté aucune chambre. Il fut descendu à l'hôtel Colin, et l'excellent docteur Mauris lui donna aussitôt ses soins. Il reconnut que la balle avait pénétré au-dessous de la clavicule gauche, en lésant l'apophyse-acromion de l'omoplate et était ressortie, sans presque dévier, derrière l'épaule. Quelques pouces plus bas, la blessure eût été mortelle; en cet endroit, elle avait un caractère grave, dangereux; mais à moins d'épanchement interne, on pouvait espérer la guérison.

Voilà ce que déclara le docteur Mauris à son patient quand celui-ci eut recouvré sa connaissance.

— En serai-je pour longtemps? demanda Hector.

— Deux ou trois mois au moins, s'il ne survient pas de nouvelles complications, dit le praticien en se retirant.

Le paysan attendait son paiement. De Longpré le fit entrer dans sa chambre.

— Merci, pour le service que vous m'avez rendu, mon ami, lui dit-il: Au lieu de cent francs que je t'avais promis, tu en auras cent cinquante.

— Vous êtes ben bon not' bourgeois.

— Cherche dans la poche du côté de mon paletot de chasse, dit-il.

Le paysan tira son portefeuille.

— Ouvrez-le, continua le vicomte.

L'autre étala sur le lit cinq billets de cent francs, tout ce que contenait le portefeuille.

C'est bon. Prends cent francs. Plus tard je te donnerai le reste. Tu me retrouveras ici.

Aussitôt, Hector fit écrire à madame Olympe du Val de le venir voir. La jeune femme arriva, en poste, le surlendemain. Le vicomte avait la fièvre. Il délirait. Elle le veilla avec la sollicitude d'une mère. Pendant plus de six semaines, Hector fut dans une position désespérée. La vigueur de sa constitution, jointe aux efforts de l'art, triomphèrent enfin de son état morbide. Olympe qui s'était fait admirer pour son dévouement au blessé pour sa piété, retourna à Paris. Mais, avant de partir, il avait été convenu, entre elle et de Longpré que ce dernier irait passer à Châtillon le temps de sa convalescence et que, s'il ne pouvait se faire aimer d'Aurélié, il tenterait de l'enlever par la ruse ou la force.

— N'oubliez pas, mon bien aimé, qu'elle héritera de dix-huit cent mille francs, avait dit l'hypocrite créature, en quittant Hector.

— Je n'oublie ni ces dix-huit cent mille francs, ni ma vengeance, répondit sourdement le vicomte. Mais tâche que je ne manque pas d'argent.

— Tu auras tout ce que tu voudras !

De Longpré se rendit à Châtillon vers la fin de novembre, sauf une grande rigidité dans l'épaule et le bras gauche, il souffrait peu de sa blessure.

Les vacances étaient terminées et Aurélie était rentrée à son pensionnat depuis la fin d'octobre. Le vicomte se présenta à la pension.

Il comptait beaucoup sur ses attraits personnels et sur son air souffrant pour impressionner la jeune fille. Mais elle était prévenue, quoique d'une manière indirecte, par Armand. La porte du pensionnat lui fut refusée. Il suivit la jeune fille, aux jours de promenade, sur la Dwi, au cours Labbé, à l'église de Saint-Vorles, il loua un banc vis-à-vis de la chapelle où les élèves venaient entendre les offices divins. Peines perdues. Une domestique du pensionnat gagnée par le vicomte glissa un billet à Aurélie. Le billet ne fut pas décacheté et l'on congédia la domestique.

Sur ces entrefaites, arriva le mois de janvier. Le vicomte, irrité par les obstacles, s'était sérieusement épris d'Aurélie. Il résolut de profiter de l'époque des étrennes pour tenter un enlèvement.

Aurélie comptait parmi ses meilleures amies, une pensionnaire de son âge, fille de M. C***, l'un des intendants du château de Châtillon. Ce château, ancien domaine de la famille du maréchal Marmont, est entouré par un parc magnifique, dans lequel s'élèvent divers pavillons isolés les uns des autres. La famille de l'ami d'Aurélie logeait dans un des pavillons, près d'une garenne non clôturée. Aux vacances du nouvel an, notre héroïne alla passer deux jours chez les parents de mademoiselle C***. On lui donna une chambre qui ouvrait sur la garenne. De Longpré obtint ce renseignement à prix d'or. Il acheta une berline, deux chevaux et les services de l'un de ces misérables comme il s'en trouve partout.

Dans la nuit du 2 au 3 janvier, la voiture stationnait dans le chemin qui longe la arène. Monté sur le strapontin et déguisé en cocher de bonne maison, le complice d'Hector tenait les guides :

Celui-ci, muni d'une échelle, cachée à l'avance dans les environs, et d'un diamant de vitrier, s'avance vers le pavillon où repose Aurélie : sa chambre est au premier. A la fenêtre pas de volets, pas de persiennes. La nuit est des plus sombres. Hector dresse son échelle ; il va grimper, comptant sur sa force pour enlever la jeune fille, en la roulant dans une couverture de lit afin d'étouffer ses cris, mais à peine a-t-il le pied sur le premier échelon qu'une main puissante s'abat lourdement sur son épaule.

XII

UN DINER CHEZ ARMAND.

Le 1er mai, vers midi, il y avait grand mouvement chez le Sanguier de Villon. Sa ménagère ne savait où donner la tête ; son domestique était sur les dents.

Ils étaient nuit. Parmi eux on remarquait Aurélie Petit, tremblante d'émotion et donnant le bras à sa nourrice. A la ronde, on embrassa Armand. Quand ce fut le tour de la jeune fille, elle devint éramoisie comme les roses qu'elle tenait à la main. La mère Brugnot fut obligée de la pousser doucement vers Armand, dont le cœur battait fort aussi. Il la baisa chaste-

ment au front, et mit à sa boutonnière le petit bosquet qu'elle lui offrait.

Il était environ sept heures. Le soleil couchant plaquait d'or le magnifique paysage forestier qui se déroulait derrière le verger d'Armand Lejeune. Le verger, entouré d'un mur oroulant, tapissé de lierre, dominait ce vaste horizon.

Au pied du mur, serpentait un étroit sentier.

La jeune fille était tournée de ce côté. Armand, surpris, y jeta ses regards. Mais, quoique le mur fût peu élevé, il ne découvrit rien d'étrange, rien qui motivât le cri et le mouvement d'épouvante de sa compagne.

L'on n'entendait que les fraîches voix des villageois, qui dansaient à quelques pas la vieille ronde bourguignonne :

Avant que de nous quitter
Il faut chacun contenter ;
Contenter, la chose est belle,
Entrez-y, mademoiselle.
Faites un tour,
A l'entour, etc.

— Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous ? Pour l'amour de Dieu répondez, Aurélie ! demanda le jeune homme d'une voix altérée en reportant les yeux sur elle

— Il m'avait semblé...

— Quoi ?

— Ah ! je suis folle !... folle ! répéta-t-elle en souriant ; mais d'un accent qui démentait le sens qu'elle voulait imprimer à ses paroles.

— Vous avez vu quelque chose... parlez ?

— Ce n'est rien, je vous jure... Je m'étais imaginée...

— Eh bien ?

— Vous vous moquerez de moi, mon bon ami.

— M. moquer de vous ? Oh ! pouvez-vous penser...

— Figurez-vous que j'avais cru voir la tête de cet homme.

— Quel homme ?

— Le vicomte... par-dessus la brèche qui est là ! repartit Aurélie, indiquant du doigt une portion ébranlée du mur de clôture.

— Le vicomte ! le meutrier ! s'écria Armand, se précipitant vers l'endroit désigné.

D'un bond, il franchit le mur. Mais l'on ne voyait personne. Lejeune chercha dans les environs, fouilla les buissons. Ses investigations furent sans résultat. Il revint près d'Aurélie.

— Vous vous serez trompée, mon amie, lui dit-il.

— Oh ! sans doute, fit-elle en riant. Ce n'est pas la première fois que je me figure voir cet homme... Depuis la scèae du château de Châtillon surtout, il m'apparaît et...

— Soyez tranquille, Aurélie ; il ne reviendra pas ici... Il n'oserait ! dit Armand, d'un ton sombre. Puissé je rencontrer...

— Ne parlez pas ainsi, vous me faite peur...

— Si cependant, reprit le jeune homme, en réfléchissant...

— Mais non, mais non, Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui...

— Je vais appeler mes chiens. Louis les a renfermés aujourd'hui à cause du monde que nous avons. Je les entends qui aboient. Il doit se passer quelque chose d'insolite... Je cours leur ouvrir. Me le permettez-vous ?

— Non, monsieur, dit Aurélie, non, je ne le permets pas ! Nous allons retourner à la danse. On a dû remarquer votre absence...

(A CONTINUER.)

LA DUCHESSE DE NEMOURS

II

LES LOUPS-GAROUS—(Suite.)

Miretto prêtait l'oreille, les deux mains étendues et la tête inclinée.

— Ecoute ! dit-elle à son tour.

Simonot se boucha les oreilles.

— Vous avez entendu quelque chose, mam'selle Mirette ? balbutia-t-il avec effort.

— Il m'a semblé, répondit la jeune fille, que l'on marchait là, dans le bosquet.

Simonot n'avait garde d'ouïr ce que disait Miretto, car ses deux mains se collaient à ses tempes ; mais ce qu'il devinait était bien plus terrible que la réalité même.

Ses dents se choquaient tandis qu'il balbutiait :

— Il est entré l'autre soir chez maître Chocard, le chaussetier, comme cela, par la croisée. Il a laissé pour mort, sur le carreau l'apprenti qui était de mon âge.

— On marche ! on marche, j'en suis sûr ! s'écria Miretto qui se sentait défaillir.

Comme elle vit que Simonot ne l'entendait pas, elle prit ses deux bras et les écarta violemment de ses oreilles.

— Écoute, lui dit-elle avec un reste d'énergie, tu es un homme, aide-moi ! nous n'avons peut-être plus que ce moyen de nous sauver !

— Ah ! seigneur Dieu ! seigneur Dieu ! s'écria le bon garçon qui fondait en larmes, quant on essaie de se défendre il vous fait souffrir mille morts ! quant on ne bouge pas, quelquefois, il ne vous casse que les quatre membres : j'aime mieux ne pas bouger.

Miretto le secoua de toute sa force ; on entendait véritablement des pas au dehors.

— Tu vas faire comme moi, s'écria la jeune fille d'une voix impérieuse : Pendant que je fermerai une fenêtre, toi, tu fermeras l'autre.

Simonot leva les mains au ciel et fit un grand hélas ! mais Miretto l'entraîna avec la vigueur d'un homme.

— Et bien ! disait le pauvre garçon qui perdait la tête, eh bien ! si c'est l'heure de la mort que Dieu me pardonne mes péchés ! mais chargez-vous au moins de la fenêtre qui donne sur le cimetière !

Miretto ne répondit point, elle le poussa vers la croisée qui s'ouvrait du côté des halles et marcha résolument vers l'autre fenêtre

III

JEAN LE BRUN ET JEAN LE BLOND.

C'était le poste d'honneur cette seconde fenêtre ; c'était par là que Miretto avait vu l'ombre qui se mouvait sous les arbres ; c'était par là que venaient les bruits de pas avec le vent glacé du cimetière. Le pauvre petit cœur de Miretto battait bien fort ; quand à Simonot aucune puissance humaine n'aurait pu lui faire affronter les dangers de cette terrible croisée.

C'était déjà bien assez de besogne pour lui que de fermer l'autre. Quand Miretto lui eût lâché le bras, il se mit à marcher tout doucement, regardant derrière lui à chaque pas.

— Dépêche-toi donc, dit la jeune fille qui était déjà au travail, ce châssis est trop lourd, je ne peux pas le soulever.

Simonot mit avec précaution sa main sur la corde qui faisait basculer la fenêtre, puis il retira ses doigts comme si la corde l'eût brûlé. Il allait s'y reprendre, lorsqu'une grosse bouffée de vent s'engouffra dans l'embrasure et fit trembler les vitres.

En même temps un homme sauta d'un seul bond par-dessus l'appui de la croisée, et Simonot pensa bien que c'était le tourbillon qui l'avait apporté.

— Le Garou ! s'écria-t-il en fermant les yeux pour ne point voir l'épouvantable apparition.

Ainsi aveuglé et affolé, il s'élança pour fuir, heurtant les tables, renversant les escabelles et se dirigeant d'instinct vers Miretto qui était sa seule protection. Comme il arrivait auprès d'elle, il entendit la jeune fille pousser un grand cri et il rouvrit les yeux malgré lui.

Il vit debout, sur l'appui de la croisée, un second fantôme, un second Garou, quelque chose de si prodigieux et de si redoutable, qu'il se trouva bien courageux de ne mourir sur le coup.

— Messire Jean ! murmura la douce voix de Miretto.

Mais Simonot ne put l'entendre, car le second Garou sauta à pieds joints dans la chambre en posant ses deux mains sur les épaules de Simonot, pour diminuer d'autant la hauteur de la chute. Simonot demeura pétrifié. Miretto était contre la croisée, toute émue et les yeux baissés.

Mais voici bien une autre histoire, les deux Garous qui étaient entrés ainsi presque en même temps par les deux fenêtres opposées, s'avissèrent naturellement tout à coup et tirèrent en même temps, deux flamberges longues d'une toise. Ils s'élançèrent l'un contre l'autre, sans aucune explication préalable, et commencèrent à s'escrimer d'estoc et de taille comme deux enragés qu'ils étaient.

Si le fils du beau courrier Nicolas eût été en état de philosopher, il aurait conclu de là que deux Garous n'aiment pas se trouver ensemble dans la même salle d'auberge. Mais il était mort aux trois quarts ce pauvre Simonot : il entendait vaguement un grand bruit de ferraille et restait coi, le visage dans la poussière.

Au premier son des épées qui se choquaient la petite Miretto s'était enfui en criant : Au secours ! Les deux Garous étaient donc en tête à tête, et Dieu sait qu'ils profitaient de l'occasion ; les coups pleuvaient comme la grêle ; ils y allaient de si bon cœur qu'en moins d'une minute, pourpoints et manteaux furent taillés de haut en bas.

Il paraît que la petite Miretto connaissait pour le moins un des deux Garous, car elle avait appelé messire Jean, comme si c'eût été un chrétien. Nous ajouterons même qu'en traversant la chambre pour aller chercher du secours, la petite Miretto avait tourné la tête bien des fois, comme si elle eût craint pour la vie de l'un des deux combattants.

La chose s'expliquera mieux quand on saura que les deux Garous, qui avaient mis le pauvre Simonot en si triste situation, étaient deux beaux jeunes gens dont le plus âgé n'avait pas vingt ans : deux enfants, pour mieux dire, car c'est à peine si une ombre légère estompait leur lèvre supérieure et promettait que leur moustache allait naître.

Il y en avait un qui ressemblait beaucoup à la vision de Miroto : c'était bien cette figure de page, hardie et fière qui souriait sous les boucles de ses cheveux noirs.

Car il souriaient les deux jeunes fous, en se portant des estocades à trouer des armures d'acier. Sur leurs poitrines il n'y avait que du drap ou du velours, et à voir les coups qu'ils échangeaient on eût dit qu'il fallait percer le bouclier couvert de sept peaux de taureaux d'Ajax, fils de Télémaque.

Le visage de l'autre Garou était plus sérieux, plus doux et plus noble. Quand il avait jeté sa toque au loin, derrière lui, et secoué la tête comme un jeune lion à son premier défi, les anneaux d'une chevelure blonde, soyeuse et molle, comme une chevelure de femme, avaient inondé ses épaules.

Au demeurant, il fallait que ce pauvre Simonot eût bien la berlue pour avoir confondu ces deux chérubins mignons avec d'ignobles Garous. Et c'était grand dommage que leur combat n'eût pas de témoins, car ils étaient gracieux et superbes sous les armes, comme deux petits héros. Leurs épées décrivaient aux lueurs de la lampe de larges cercles de feu, et s'ils ne s'étaient pas pourfendues dix fois déjà, depuis dix minutes, c'est qu'il y a un dieu pour les enfants hardis qui jouent ainsi trop tôt le jeu terrible des batailles.

Au bout de ces dix minutes, ils commençaient à souffler plus fort et les lourdes épées pesaient un peu à leur jeune bras ; des gouttelettes de sueur brillaient à leurs fronts et l'on entendait leur respiration plus pressée.

— Eh mais ! dit le joli page aux cheveux noirs, vous maniez cela comme un ange, mon camarade !

— Pas mieux que vous, mon compagnon, répondit le beau jeune homme aux blonds cheveux.

— A vous ! s'écria le premier. Et prenez garde, où vous allez buter contre ce ruste étendu-là sur le carreau !

Le conseil pouvait être charitable : mais il venait un peu tard, le beau jeune homme, à la figure douce et pâle, avait rompu sur l'attaque de son adversaire et son pied gauche s'était embarrassé dans les plis de la camisole de maman Pavot, trop large pour le fils de Nicolas.

Il chancela et mit un genou en terre pour ne pas tomber à la renverse. L'autre, profitant aussitôt de cet avantage, fit un pas en avant et lui posa l'épée sur la gorge.

Mais au lieu de frapper, il montra dans son franc sourire toute la rangée de ses dents blanches et dit :

— Mon compagnon, je vous demande la trêve, s'il vous plaît.

Les sourcils du beau jeune homme s'étaient froncés légèrement.

— Tout à l'heure ! répliqua-t-il.

Il scarta d'un revers l'épée qui était toujours sur sa gorge, et se relevant plus rapide que la foudre, il fondit sur le page, qui rompit à son tour. L'instant d'après le page était renversé à côté de son épée qui avait sauté hors de sa main.

— Maintenant, mon compagnon, dit le beau jeune homme qui s'inclina courtoisement, s'il vous plaît, c'est moi qui vous demande la trêve.

Le page se releva un peu confus ; Les deux jeunes gens restèrent ainsi un instant en face l'un de l'autre.

— Eh bien ! mon camarade, dit le vainqueur en souriant, est-ce que vous me gardez rancune ? Vous avez eu la première manche, moi la seconde. Si la troisième se joue ce sera parce que vous voudrez.

Leurs regards francs et jeunes se croisèrent ; ils ne s'étaient jamais vus, et il était évident qu'une sorte de courant sympathique allait et venait de l'un à l'autre.

— Vivedieu ! dit le page qui tendit le premier sa main désarmée, nous avons tout le temps de recommencer,

Le beau jeune homme prit sa main et la serra cordialement. Mirette qui était derrière la porte entre-bâillée, toute pâle et retenant son souffle, joignit ses belles petites mains en rendant grâce au ciel.

— Nous avons tiré l'épée un peu vite, mon camarade, dit le page, et je n'ai pas eu le temps de vous faire une question d'où dépendra la fin de notre partie. Pour qui venez-vous ici, je vous prie ?

Une teinte rosée vint aux joues pâles du beau jeune homme, sous les boucles humides de ses cheveux blonds.

— Que vous importes ? répliqua-t-il avec une ombrageuse fierté.

— Allons, dit le page, en ramassant tristement son épée, il nous faudra donc jouer la troisième manche !

Mirette, tout à l'heure si joyeuse, se reprit à frissonner de la tête aux pieds. La pauvre enfant était restée-là, retenue par cette curiosité poignante qui serre le cœur et enchaîne les pieds au sol. La lutte entre les deux jeunes gens avait été si violente et si furieuse, que la voix de Mirette s'était étouffée dans sa gorge après le premier cri. Elle n'avait plus bougé ; elle avait suivi, haletante, et fasciné, les cercles flamboyants tracés par les épées.

Mais cette fois elle était remise assez pour éveiller, s'il le fallait, toute l'auberge, afin que l'effrayant combat eût un terme. Le page avait fait un pas en arrière et s'était remis en garde. Il ne souriait plus.

— Ce n'est point par curiosité vaine que je vous faisais cette question, mon camarade, dit-il d'un ton sérieux et grave ; seulement je vous l'ai peut-être mal faite, et je vais la poser de nouveau. Vos secrets sont à vous comme les miens sont à moi, je vous demande donc une seule chose : Est-ce pour la jeune fille qui était là tout-à-l'heure, que vous avez pénétré ainsi de nuit dans cette hôtellerie ?

Mirette appuya ses deux mains contre son cœur.

« C'était pour moi, pensa-t-elle les larmes aux yeux, pour moi qu'il risquait sa vie ! »

Elle n'entendit même pas la réponse du beau jeune homme, qui répliquait avec un accent plein de franchise :

— Non, mon camarade, ce n'est pas pour la jeune fille qui était ici toute à l'heure, que je me suis introduit dans cette hôtellerie.

La figure du page rayonna ; il remit son épée au fourreau bruyamment et à tour de bras, puis il se jeta sans façon au cou de son adversaire.

— Eh bien, s'écria-t-il, voilà qui me fait plus de plaisir que si madame la régente me nommait capitaine ! Par la sembler ! nous ferons une paire d'amis, si vous voulez !

Sans attendre la réponse, il alla vers une table voisine où l'on avait oublié un broc, et le broc tambourina sur la table jusqu'à ce qu'il fut bosselé comme un vieux morion.

— Du vin ! criait le page ; tout le monde est-il défunt dans cette auberge ? du vin ! du vin ! du vin !

Mirette avait refermé la porte ; elle n'avait garde de se montrer.

Simonot faisait toujours le mort, la face collée contre le carreau-

— Il faut que nous buvions ensemble, continuait le page en écrasant le pot qui n'en pouvait plus. Il faut que vous sachiez mon histoire et que vous me disiez la vôtre. Allons, l'hôtelier, allons, l'hôtesse, du vin ! du vin ! du vin !

— Ne pouvons-nous causer sans boire ? demanda le beau jeune homme doucement.

— Jamais ! répliqua le page.

— Hôlà, coquin de rustre ! se reprit-il en avisant Simonot, n'est-tu bon qu'à faire trébucher les gentilhommes qui défendent loyalement leur vie ? debout, manant, et du vin !

Simonot ne bougea pas. Le page lui appliqua au bas des reins un coup du fourreau de son épée. Le fils du beau Nicolas sauta comme une carpe en poussant les hurlements affreux.

— Debout ! te dis-je, répéta le page.

Simonot obéit cette fois ; la présence des deux jeunes gens qu'il vit en se relevant lui rendit un peu de courage, et il regarda autour de lui non sans trembler encore de tous ses membres.

— Où sont-ils passés ? balbutia-t-il.

— Qui ça ? demanda le page.

Simonot examina une dernière fois la salle pour s'assurer bien que les objets de sa terreur n'étaient point présents, et répondit :

— Les deux Garous !

Le page éclata de rire : il avait deviné.

— Ce gentilhomme en a tué un, répliqua-t-il en montrant son compagnon, et moi j'ai massacré l'autre !

Simonot ouvrit des yeux énormes et fouilla du regard sous les tables.

— Bien vrais ? murmura-t-il. C'est certain que j'ai entendu des gens se battre... mais où sont leurs corps ?

— Benêt ! s'écria le page, les Garous n'ont pas de corps. Souvient-toi de cela et va nous chercher du vin.

Ce disant, le page le poussa dehors par les deux épaules. Simonot se disait, en descendant à la cave pour chercher du vin :

— C'est juste ! c'est juste ! je suis bête ! les Garous n'ont pas de corps.

— Et pourtant, ajouta-t-il en frémissant, j'ai bien senti ses mains quand il est tombé sur moi.

Quelques minutes après, il y avait sur la table une cruche pleine et deux larges tasses. Nos deux champions étaient assis en face l'un de l'autre et devisaient de bonne amitié.

— Done, à votre santé, messire Jean, puisque tel est aussi votre nom, disait le page.

— Messire Jean, à votre santé, répondit le beau jeune homme, qui porta la tasse à ses lèvres.

— Et votre nom de famille ? demanda le page.

— Je ne m'en connais point. Et vous ?

— Moi, je ne m'en connais guère. Le sire de Graville, que je sers, m'a fait inscrire au contrôle de ses compagnies sous le nom de Jean Roland, mais c'est un nom de baptême ajouté à un autre nom de baptême, et je ne réponds qu'à ceux qui m'appellent Jean tout court.

— Alors nous nous embrouillerons souvent, mon camarade. Je vous appellerai Jean, vous m'appellerez Jean, et le diable y cherchera sa vie.

— On peut s'entendre, répliqua le page : j'ai les cheveux noirs comme un charbon, je serai Jean le Brun. Vous êtes doré comme Phébus-Apollon, vous serez Jean le Blond.

— C'est cela, dit Jean le Blond en courrant de bon cœur, voici déjà une affaire réglée.

— Et buvons, ajouta Jean le Brun en forme de *conclusum*.

Il vida sa large tasse, tandis que son compagnon avalait modestement deux ou trois gorgées.

Il faut le répéter, c'étaient deux enfants charmants et qui paraissaient plus charmants l'un auprès de l'autre, par le contraste. Jean le Brun avait vécu davantage et peut-être plus heureusement ; il avait vu le monde, ce monde corrompu, passionné, batailleur, qui entourait alors les maisons souveraines ; il savait trop ce qu'il ne faut point savoir, mais, par fortune, son cœur résistait aux moqueries du scepticisme qui voulait entrer dans son esprit. De tout cela, il y avait des traces sur son visage éveillé, hardi jusqu'à l'effronterie, railleur, mais franc, espègle, mais bon.

C'était de la graine de soldat.

Jean le Blond était plus sérieux, plus timide et plus ignorant de la vie. On eût dit parfois qu'il sortait, d'un cloître ou d'un ermitage. Il avait les étonnements naïfs d'un enfant. Souvent son front devenait tout à coup pensif et se chargeait de ces nuages qui font croire à la destinée. Son regard n'était pas rempli, comme celui de son compagnon, de provocations étourdies ; mais quand il relevait sa paupière, sous le coup de la surprise ou de l'indignation, il y avait dans sa prunelle l'orgueil sévère d'un fils de roi.

Pauvre Jean le Blond ! ses beaux cheveux tombaient pourtant sur une cape en simple drap un peu mûr et rapé ; son épée n'avait qu'une poignée de fer, et l'on voyait la corde à travers les velours de sa toque. Il faillait en vérité l'élégance altière de sa taille et le grand air de son visage pour relever l'humilité de ce costume.

Jean le Brun, lui, était habillé comme il faut, et si sa casaque de velours vert blanchissait au coude, c'est qu'il frotteait un peu trop souvent les coudes de sa casaque contre les tables de tavernes. Quand il eut bu, il tendit sa main à Jean le Blond, qui la serra.

— Eh ! quelle parité main blanche vous avez là ! s'écria le page étonné ; c'est avec ça que vous maniez votre épée ? Tu bleu ! mon camarade, sans reproche, vous la maniez bien pourtant, et si vous aviez voulu...

— Il me semble, dit Jean le Blond, que je pourrais vous faire un compliment pareil. De nous deux, ce n'est pas moi qui ait été généreux le premier.

— Je vais vous dire : quand j'ai vu ma lame noire auprès de votre cou blanc, car, ne vous en déplaise, mon camarade, vous avez l'air d'une fille déguisée en garçon, je ne me suis plus souvenu de tout le fil que vous m'aviez donné à retordre. Il m'a semblé tout à coup que vous étiez un enfant délicat et faible, j'ai eu comme une vision, et j'ai reculé devant un assassinat.

— Cela prouve un bon cœur, ami Jean, répliqua sérieusement le beau jeune homme ; et je vous remercie d'avoir eu compassion de moi.

— Mort-diable ! s'écria le page ; bien m'en a pris, car il vous restait une parade, et mon épée était plus loin que je ne pensais de votre cou de satin, beau prince déguisé... Mais ne parlons plus de cela, je me trouve bien partagé en disant : Nous sommes quittes... Avez-vous l'escaurcelle bien garnie, vous ?

Jean le Blond rougit jusqu'à la racine de ses cheveux.

— Je suis très-pauvre, répondit-il en perdant son sourire.

— Eh bien, s'écria Jean le Brun, n'y a-t-il pas là de quoi prendre un air de circonstance ? Je vous en offre autant, mon camarade ; le diable danse bien souvent dans mon escaurcelle,

mais je n'en suis pas plus malade pour cela... et je vous jure, foi de bon garçon, qu'avec une épée comme la vôtre, au temps où nous avons la joie de vivre, on ne reste pas longtemps pauvre !

Jean le Blond semblait rêver.

— Si l'on pouvait se fier aux souvenirs d'enfance, murmura-t-il comme en se parlant à lui-même, je dirais que je n'ai pas toujours été pauvre. Quand je me reporto à mes premiers jours, je me vois dans les grandes salles aux lambris sculptés et dorés, des tentures moelleuses pendant aux voûtes, il y a des sièges aux dossiers fiers tout chargés de nobles armoiries. Et parmi tout ce luxe, une foule de valets qui s'agitent, des hommes d'armes, des piqueurs qui tiennent en laisse de grands chiens maigres et féroces comme des loups. — Une table énorme recouverte de fin lin et chargée d'orfèvrerie. — Le son du cor au lointain, et tout près, les chaînes du pont-levis qui grincent...

— Ah ça, interrompit Jean le Brun, est-ce une ballade que vous me chantez là, mon compagnon ?

Le beau jeune homme rougit encore et se tut.

— Si vous avez bonne mémoire, reprit le page, en revanche vous n'avez pas grand soif, car je vide trois tasses contre vous la moitié d'une. Eh bien, moi, je me souviens aussi ; mais c'est tout le contraire : j'étais plus pauvre encore autrefois qu'à présent. Je me souviens d'une humble cabane au milieu d'un taillis ; je me souviens de murailles enfumées et grises, d'escaliers boiteux... Mon lit était de paille, et je vois d'ici une grande coquille de table boiteuse où le pain manquait bien souvent. Il y avait un homme maigre et courbé en deux comme un malade, toujours vêtu d'une soutanelle de futains boutonnée du haut en bas, qui venait nous voir de temps en temps. Je dis nous, car je n'étais pas seul : j'avais une petite sœur qui était un bijou d'enfant et que j'aimais comme la prunelle de mes yeux. Cet homme triste et plus long qu'un échelas dans sa vieille houpelande, nous l'appelions notre père. Il était bon, il nous aimait bien, et quoique j'en parle à mon aise, ami Jean, il n'y a pas encore bien longtemps que j'ai eu des larmes dans les yeux en songeant à sa pauvre figure souffrante autour de laquelle tombaient ses grands cheveux comme les branches pleureuses d'un saule... Un jour ma petite sœur fut prise, par les bohémiens sans doute. Une semaine après, on vint me chercher pour me mener à l'hôtel de la Marche, où je devais être fouetté à la place du petit Jean d'Armagnac, qui serait de notre âge s'il vivait encore... A propos, mon compagnon, quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans et demi, répondit Jean le Blond.

— Juste comme moi, s'écria Jean le Brun, qui frappa ses mains l'une contre l'autre. Il n'y a qu'un point où nous n'allons pas ensemble, c'est pour la sainte tasse !

Jean le Blond n'avait pas encore achevé en effet sa première resade, mais l'éucelle était profonde et le vin fort, Jean le Blond avait déjà des papillons sur les yeux.

— Je n'ai jamais tant bu de ma vie, mon camarade, s'écria-t-il, et je crois que la tête me tourne. Mais si vous ne vous intéressez pas à mes souvenirs, moi, j'écoute volontiers votre histoire... continuez, je vous prie.

— Ma foi, le reste n'est pas long, dit le page. Quand j'arrivai au château de la Marche, c'était une place prise d'assaut, La duchesse Isabelle et son fils étaient à tous les diables ; mon père avait pris la clef des champs. On m'éleva dans le château tant bien que mal ; je fus un petit varlet, puis page, et je vais être soldat. Je n'ai jamais revu ni le jeune seigneur à qui je devais rendre ce service que vous savez, ni mon père, ni ma sœur.

Quant à celle-ci, pourtant, quand j'ai aperçu pour la première fois, il y a deux ans, ma jeune et noble maîtresse... Mais ce sont des folies, mon camarade, et dans le monde où nous vivons, il ne se passe guère d'aventures comme dans le roman du roi Artus ou dans l'histoire du beau novou de l'empereur Charlemagne.

Jean le Brun but un coup et ajouta :

— J'ai dit. Maintenant, si au lieu de me roucouler des bribes de légendes, vous voulez me conter un peu votre histoire en bonne prose, ça me ferait plaisir, car je vous aime déjà de tout mon cœur, mon nouvel ami Jean.

— Mon Dieu, dit Jean le Blond, moi je n'ai point d'histoire, ou plutôt mon histoire est toute dans ce que vous appelez des laubaux de légendes. Une fois sorti de ces nobles souvenirs, je me trouve dans une pauvre demeure, au fond d'une forêt. Je me vois là, retiré ou plutôt caché sous la garde d'un excellent homme que nous appelons notre ami, et que dans mes rêves extravagants, je transformais parfois en un vieux serviteur de notre famille.

— Vous y tenez donc à votre famille ? interrompit Jean le Brun.

— Il y a une chose que je vous dirai tout à l'heure, répliqua le beau jeune homme, et qui me fait garder cette idée malgré la pauvreté de ma mère.

— Ah ! dit le page, qui changea de ton et dont la voix prit un accent d'envie, vous avez une mère !

Les yeux de Jean le Blond devinrent humides.

— Une belle, une noble, une sainte femme ! murmura-t-il.

Le page lui prit les deux mains.

— C'est comme cela que l'on doit parler d'une mère ! s'écria-t-il avec une émotion qui ne lui était guère habituelle. Je vous aime mieux pour cela, mon ami Jean. Allez toujours !

— Depuis l'âge où j'ai commencé à me connaître, poursuivit Jean le Blond, mon existence tout entière s'est passée dans cette solitude. On me disait sans cesse : Ne t'éloigne jamais de nous, tu as des ennemis, de ce même ton qu'on prend pour dire aux petits enfants : « Sois bien sage, sinon le loup te mangera. » Je restais dans la chaumière, où notre ami me montrait à lire, et à prier.

— Et autre chose encore, à ce qu'il paraît, dit le page en touchant du doigt la garde brunie de l'épée de son compagnon qui dépassait la table d'un bon demi-pied.

Le beau jeune homme, dont la figure avait pris une expression mélancolique, eut, à ce mot, un franc sourire.

(A CONTINUER.)

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an.....	\$1.00
“ Six mois.....	0.50
“ Trois mois.....	0.25
“ Le numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

Ceux qui désirent avoir les premiers numéros, peuvent se les procurer en s'adressant à notre bureau.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 15 centimes la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boîte No. 1936.

Agent pour Montréal :—MM. PIERRE DROLET.

“ Québec : F. BELAND, 261, rue St. Jean.

“ Ottawa : N. P. PAGE, 161, rue de l'Église.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

8, Rue Ste. Thérèse, Montréal